



**HAL**  
open science

## Giuseppe Garibaldi, de la réalité au mythe, aller-retour

Vincent d'Orlando, Marc Chiassai

► **To cite this version:**

Vincent d'Orlando, Marc Chiassai. Giuseppe Garibaldi, de la réalité au mythe, aller-retour. Juan Carlos D'Amico; Luis Negró Acedo. *L'Homme de la Providence: de l'Histoire au Mythe*, Peter Lang, pp.115-148, 2002, *Liminaires – Passages interculturels*, 978-3-906769-04-2. hal-02279525

**HAL Id: hal-02279525**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-02279525>**

Submitted on 5 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vincent d'Orlando, Marc Chiassai

## Giuseppe Garibaldi, de la réalité au mythe, aller-retour

(article publié in in *L'Homme de la Providence : de l'Histoire au Mythe*, Peter Lang, 2002, p. 115-148)

Colporteur dans le monde entier des idées républicaines, haute figure de la lutte pour l'Unité de l'Italie et son émancipation, grand aventurier de l'histoire dont la vie ressemble à un opéra de Verdi ou à un roman d'Alexandre Dumas, Garibaldi est le Guevara du XIX<sup>ème</sup> siècle et sa destinée [...] illustre le dilemme entre idéalisme et « realpolitik ».

Max Gallo, *Garibaldi, La force d'un destin*<sup>1</sup>

### La construction littéraire du mythe<sup>2</sup>

Le mythe se construit très tôt. Garibaldi n'a que quarante-trois ans en 1850 lorsqu'Alexandre Dumas publie *Montevideo ou une nouvelle Troie*. Devenu ami du général, il en écrira les *Mémoires* et un autre ouvrage après la campagne des Mille<sup>3</sup>.

Hors d'Italie, son histoire est l'objet d'un véritable engouement de la part des milieux culturels libéraux. Il faudrait citer parmi ses sympathisants, outre Alexandre Dumas qui s'enflammera pour le personnage au point de refuser de rencontrer Cavour et la cour pour suivre Garibaldi dans l'expédition des Mille, George Sand, Speranza von Schwartz, Emma Robert, Jessie White, Alphonse Karr. Victor Hugo, dans un discours de 1860 dénonçant le régime répressif du Bourbon François II, écrit :

Il a avec lui la Révolution ; et, de temps en temps, dans le chaos de la bataille, dans la fumée, dans l'éclair, comme si c'était un héros d'Homère, on voit derrière lui la déesse<sup>4</sup>.

Pour la « Revue des deux mondes », Garibaldi est devenu « le messager des colères italiennes » et, analysant justement le personnage : « C'est le chef, un patriote au cœur fougueux, de tête faible, popularisé par un dévouement passionné à la cause italienne<sup>5</sup>. » Sa biographie se vend à plus de cinquante mille exemplaires. Sa popularité s'est accrue, Hugo prendra à nouveau sa défense en 1870, comme Zola qui condamne l'attitude des députés de l'Assemblée de Bordeaux :

La plupart d'entre eux suaient la peur pendant que Garibaldi allait, la poitrine nue, devant les balles ennemies [...]. Soyez simplement polis, on ne vous demande pas d'être grands<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Fayard, 1982, 4<sup>ème</sup> de couverture.

<sup>2</sup> Il ne sera pas question ici de sa construction politico-historique. Sur ce sujet nous renvoyons à M. Isnenghi (sous la direction de), *I luoghi della memoria. Personaggi e date dell'Italia unita*, Laterza, 1997, dont l'illustration de la première de couverture est un portrait de Garibaldi.

<sup>3</sup> *Les Garibaldiens & Mémoires de Garibaldi*, réédition par les Éditions Jeanne Laffitte, Marseille, 1982 et les Éditions de l'Inventaire, Paris, 1994.

<sup>4</sup> Cité par Max Gallo, *op. cit.*, p. 258.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>6</sup> *Ibid.* ; p. 406.

En Italie, on distingue plusieurs périodes qui correspondent aussi à des genres d'écritures différents. Les premières pierres dans l'édification du mythe garibaldien appartiennent à une littérature que l'on peut qualifier de partisane ou autobiographique et dont les principaux représentants sont Cesare Abba et Giuseppe Bandi<sup>7</sup>, qui relatent en particulier la fameuse expédition des Mille en 1860. Les Mille, volontaires idéologiquement dévoués à la cause de la liberté, étaient composés en grande part de gens instruits (officiers, enseignants, intellectuels...). Le but des deux auteurs est le même : raconter leur expérience sous une forme politiquement positive pour la diffusion de leurs idées, mais chacun prend un chemin différent. Au centre de la littérature garibaldienne, Abba cherche à convaincre, à persuader ses lecteurs par un récit fondé sur l'induction, avec son *Da Quarto al Volturno*. Luigi Russo comparant Abba et Bandi écrit :

Nel Bandi c'è una visione realistica dei Mille ; mentre l'Abba sorpassa tutta la parte, per così dire ingrata, o prosaica, o non troppo ortodossa di quella spedizione, infiorettandola con immaginazioni poetiche, il Bandi descrive realisticamente i suoi volontari, e fa le sue osservazioni critiche<sup>8</sup>.

Russo en déduit que la sélection opérée par le témoin Abba était meilleure que celle de Bandi, car elle permettait, en faisant appel à la poétisation, au lyrisme, à l'emphase, la construction d'une version active, d'un récit exemplaire qui permettait à l'imaginaire du lecteur de se développer. Bandi, lui, effectuait une description trop réaliste pour un tel projet, même si, d'un point de vue factuel historique, il était plus proche de la vérité. Après la citation d'une page d'Abba sur Garibaldi à Caserte, Russo ajoute : « La pagina d'Abba è sempre penetrata da questo pensoso senso mistico del Capo, della sua avventurata spedizione<sup>9</sup>. »

Un exemple de comparaison devrait suffire. Il s'agit du récit de la même scène, le premier est d'Abba :

Medici, Cosenz, Fabrizi, profili austeri balenarono qua e là ; non li conosco, ma ormai gli eroi so immaginarli, so come Garibaldi li fa. Vedrò passare un gruppo di cavalli napoletani. Che vogliono, dove vanno ? Intorno al Dittatore appiedato si fa un cerchio di quei cavalli, un arco di spade, di lance turbinante su di lui, suona fino ai più lontani del campo un urlo di gioia, di ferocia borbonica ; ah quello può essere il momento che salva la corona a Sofia ! Ma Missori e Stratella sentono che nel gran poema questo sarà il loro canto : e dalla pistola girante del Lombardo gentile, dalla spada del Siracusano cavalleresco, esce la morte meravigliosa. Fuggite, o lancieri ! Il vostro capitano vi condusse da Messina promettendo la testa del Leone ; ma non lo vedrete più. Cadde dal suo cavallo colla gola tagliata dal Dittatore<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup> G.C Abba, *Da Quarto al Volturno*. L'édition utilisée est celle de La Nuova Italia de 1969, 1<sup>ère</sup> édition 1880. G. Bandi, *I Mille*. L'édition utilisée est celle de Petrini, 1960, Torino. Cf. aussi les auteurs recueillis par G. Mariani, *Antologia di scrittori garibaldini*, Universale Cappelli, 1960, et par R. Ramat (sous la direction de), *Un popolo si desta. Testimonianze del Risorgimento*, La Nuova Italia, 3<sup>e</sup> édition, 1959.

<sup>8</sup> Luigi Russo, « La letteratura garibaldina », pp. 144 et sq. « Belfagor » XV, 1960 : « Bandi a une vision réaliste des Mille ; tandis que Abba dépasse toute la partie, pour ainsi dire ingrate, ou non orthodoxe de cette expédition, en l'embellissant avec des images poétiques, Bandi décrit de manière réaliste ses volontaires, et fait ses observations critiques. » Sauf mention de l'édition française (avec renvoi aux pages correspondantes) les traductions sont de notre fait.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 144. « L'écriture d'Abba est toujours pénétrée par ce soucieux sens mystique du chef, de son aventureuse expédition. »

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 127 : relation des faits du 22/7 à Catania. « Medici, Cosenz, Fabrizi, ces silhouettes austères appurent ça et là ; je ne les connais pas, mais je sais désormais imaginer les héros, je sais comment Garibaldi les crée. Je verrai passer un groupe de chevaux napolitains. Que veulent-ils, où vont-ils ? Autour du Dictateur à pied, se forme un cercle de ces chevaux, un arc d'épées, de lances tourbillonnantes au-dessus de lui, un hurlement de joie, de férocité bourbonienne retentit jusqu'au plus profond du campement ; ah, ce peut être le moment qui sauvera la couronne de Sophie ! Mais Missori et Stratella sentent que dans le grand poème, ce moment sera celui de leur chant : et du pistolet tournoyant du gentil Lombard, de l'épée du chevaleresque

Bandi, lui, écrit :

Il capitano degli usseri [...] veduto Garibaldi, si spinse subito addosso a lui, colla sciabola alzata : ma Garibaldi aspettandolo di pié fermo, afferrò con erculea forza il cavallo per la briglia, e parato il colpo che il capitano gli menava, rispose con un fendente che spaccò la testa all'assalitore e lo precipitò giù dalla sella.

Mi narrano che Garibaldi, nel fermar di botto il cavallo gridò al capitano : « Arrenditi, o cane ! ».

Per fortuna, coloro che accompagnavano Garibaldi non erano persone indegne di far compagnia a quell'eroe : e così, il bravissimo Missori con certi suoi felici colpi di revolver stramazza due cavalieri, mentre lo Stratella atterrava un gigantesco sergente, che faceva atto di precipitarsi sul generale<sup>11</sup>.

Revenons sur l'analyse de Luigi Russo, qui conclut ainsi sur sa comparaison entre Abba et Bandi : « Il Bandi parla chiaro dell'indisciplina di quei suoi commilitoni<sup>12</sup>. »

La conclusion est empreinte des leçons de l'histoire. N'oublions pas que nous sommes en 1960, que la République italienne n'a que quatorze ans :

Il succo di tutto questo mio discorso sulla letteratura garibaldina vuol essere questo : la letteratura garibaldina, a parte il suo discutibile valore letterario e artistico, è una specie di palinsesto, dove noi possiamo leggere tutte le carenze e tutti i progressi della civiltà nella nazione italiana, e il nome di Garibaldi ci occorre sempre sulle labbra, tutte le volte che c'è da pensare a uno sviluppo progressivo di questo nostro paese. [...] Oggi Garibaldi non è più per noi il simbolo di una geniale avventura militare e nemmeno l'eroe dei due mondi e nemmeno colui che donò un regno al sopraggiunto Re, ma è soltanto un simbolo di quel concorde lavoro umano che ci deve portare al rinnovamento della vita sociale in tutto ed in un unico mondo,

et se remémorant la fête du village de son enfance :

si levava la voce cavernosa dei solfatai e dei contadini, che chiedevano ad una voce : l'inno ; l'inno era quello di Garibaldi. Soddisfatti dell'esecuzione, quelle voci paurose tornavano a chiedere l'inno, l'inno, l'inno. E questa volta era l'inno dei lavoratori. A ripensarci, io mi sono profondamente commosso ed ho risentito unito il nome di Garibaldi accanto a quello dei lavoratori<sup>13</sup>.

---

Syracusain jaillit la mort merveilleuse. Fuyez, ô lanciers ! votre capitaine vous conduisit depuis Messine vous promettant la tête du Lion ; mais vous ne le verrez plus. Il tomba de cheval avec la gorge tranchée par le Dictateur. »

<sup>11</sup> Relation des faits du 18 et 19/7 au 22/7 : « Le capitaine des hussards [...] ayant aperçu Garibaldi, se dirigea aussitôt vers lui, le sabre dressé : mais Garibaldi, l'attendant de pied ferme, saisit avec une force herculéenne le cheval par la bride, et ayant paré le coup que le capitaine lui portait, répondit par un coup de tranchant qui fracassa la tête de l'assaillant et le précipita au bas de la selle. On m'a dit que Garibaldi, lorsqu'il arrêta d'un coup le cheval, cria au capitaine : « Rends-toi, ô chien ! ». Par chance, ceux qui accompagnaient Garibaldi n'étaient pas des personnes indignes de tenir compagnie à ce héros : ainsi, le brave Missori, par quelques coups de pistolet heureux, tua deux cavaliers, tandis que Stratella jetait à terre un gigantesque sergent qui faisait mine de se précipiter sur le Général. »

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 145. « Bandi parle clairement de l'indiscipline de ses compagnons d'arme. »

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 147. « La substance de tout mon discours sur la littérature garibaldienne est la suivante : la littérature garibaldienne, sa discutable valeur littéraire mise à part, est une sorte de palinseste, où nous pouvons lire toutes les carences et tous les progrès de civilisation de la nation italienne, et le nom de Garibaldi revient sans cesse sur nos lèvres chaque fois que nous devons penser à un développement de notre pays. [...] Garibaldi n'est plus aujourd'hui pour nous le symbole d'une géniale aventure militaire ni le héros des deux mondes, et encore moins celui qui offrit sur un plateau un règne au Roi, mais il est seulement le symbole de cette action unificatrice des hommes, qui doit amener le renouvellement de la vie sociale dans le monde entier. [...] La voix caverneuse des ouvriers des souffrières et des paysans s'élevait qui demandaient à l'unisson : l'hymne, l'hymne ; l'hymne était celui de Garibaldi. Satisfaits par cette exécution, ces voix peureuses redemandaient l'hymne, l'hymne, l'hymne. Cette fois, il s'agissait de l'hymne des travailleurs. En y repensant, je suis profondément ému et j'ai ressenti comme unis le nom de Garibaldi et celui des travailleurs. »

La même ambiance est décrite par le narrateur de Vincenzo Consolo dans *Le Pietre di Pantalica*, lorsqu'il déclare dans « Ratumemi » : « attaccarono a suonare l'Internazionale. E subito « Bandiera rossa », l'inno di Garibaldi e di Mameli<sup>14</sup> ». Il y a trente ans d'écart entre les deux textes. Consolo a probablement lu Russo. Cet hymne est, pour Isnenghi, à la fois preuve de la continuité du mythe et élément de son renforcement, lequel s'appuie aussi sur une « sub-cultura rossa », sur « questa sorte di dinastia parallela » que composent les descendants des combattants, avec par exemple l'engagement des garibaldiens en 1898 dans la lutte pour la libération de la Grèce, ou, dans un sens plus trouble dans la guerre de 14/18, animés d'une flamme inspirée par les principes de 1789, l'idée de liberté et la fraternité latine<sup>15</sup>.

Les romans non autobiographiques de Federico De Roberto (*I Viceré*), et de E. De Amicis (*Cuore, Sull'oceano*), constituent la seconde étape de ce processus de mythification de Garibaldi. Écrit par un des trois représentants phares du vérisme, *I Viceré* ouvrira la voie à une série importante de romans où l'action garibaldienne croise la vie des personnages, et aura pour postérité les romans siciliens de Sciascia, Lampedusa, Consolo. Ce roman raconte l'histoire d'une famille aristocratique sicilienne, les Fracalanza, durant la période trouble de l'expédition des Mille.

Lors de son retour, Benedetto Giulente, l'un des blessés de la bataille du Volturno qui se déroule en octobre 1860, accompagné du duc Gaspare, prononce un discours où, pour la première fois, apparaît dans le roman le terme de Dictateur<sup>16</sup>. Soutien du duc pour les premières élections en Sicile, Benedetto prononce aussi le discours post-électoral du duc :

Benedetto alzò un braccio ; come per incanto ottenne silenzio. « Cittadini ! ». [...] Ma non poté finire quel periodo. Le acclamazioni, i battimani soffocavano le sue parole, gridavano : « Viva l'unità italiana ! Viva Vittorio Emanuele ! Viva Oracqua ! Viva Garibaldi !... » Altri aggiungevano : « Viva Giulente ! Viva il ferito del Volturno !<sup>17</sup> ».

---

<sup>14</sup> V. Consolo, « Ratumemi », *Le Pietre di Pantalica*, p. 44, Mondadori, 1990 (1<sup>ère</sup> édition 1988). *Les Pierres de Pantalica*, Le Promeneur, p. 46 : « ils se sont mis à jouer l'Internationale. Et aussitôt « Bandiera rossa », l'hymne de Garibaldi et de Mameli. En ce qui concerne les chants, il convient de se reporter à la contribution de E. Franzina « Inni e canzoni » in *I luoghi della memoria. Simboli e miti dell'Italia unita*, Laterza, 1996 (sous la direction de M. Isnenghi) p. 125 pour l'hymne de Mameli datant de 1847 et p. 129 pour celui de Garibaldi.

<sup>15</sup> Ce lien avec 1789 semble être remis en question par A.M Banti dans *La nazione del Risorgimento. Parentela, sanità e onore alle origini dell'Italia unita*, Einaudi, 2000, où l'auteur avance l'hypothèse que la conception de la nation qui anime le Risorgimento serait plus proche de celle allemande que de celle française. Il s'appuie en cela sur l'analyse de la morphologie du discours national et des poésies de poètes mineurs. Mais, si on analyse les écrits révolutionnaires et post-révolutionnaires en France, et à commencer par *La Marseillaise*, n'a-t-on pas le même discours avec « Allons enfants de la Patrie » qui répond au « L'Italia ai suoi figli », « ces féroces soldats qui égorgent nos compagnes », sur le « sang impur » de l'ennemi et l'appel « aux armes », sans parler du *Chant du départ* ? C'est une rhétorique qui appartient à toutes les révolutions.

<sup>16</sup> F. De Roberto, *I Viceré*, Biblioteca economica Newton, 1995, *Les princes de Fracalanza*, Stock, 1993. Il serait intéressant de faire une analyse plus poussée du personnage. « Dal balcone del palazzo di città [...] Benedetto girò uno sguardo sulla piazza dove non sarebbe cascato un grano di miglio, poi levò la sinistra. La sua fama d'oratore era già stabilita ; tacquero a quel gesto « Cittadini ! » [...] « Noi non possiamo e non dobbiamo ringraziarvi di questa trionfale accoglienza, sapendo come i vostri applausi non siano diretti alle nostre persone, ma all'idea generosa e sublime che guidò il Dittatore da Quarto a Marsala » *Op. cit.*, p. 164. (« Du balcon de l'hôtel de ville, [...] Benedetto embrassa du regard la place où l'on n'aurait pu jeter un grain de mil, puis leva sa main gauche. Sa renommée d'orateur était solidement établie : à ce geste, tout le monde se tut. « Citoyens ! » [...] « Nous ne pouvons et ne devons pas vous remercier de cet accueil triomphal, car nous savons que vos applaudissements ne vont pas à nos personnes, mais plutôt à l'idée sublime et généreuse qui a guidé le Dictateur de Quarto à Marsala », p. 263).

<sup>17</sup> *Op. cit.*, p. 179. On a déjà vu cet ascendant de Benedetto sur la foule quelques pages auparavant, cf. note 16. « Citoyens ! » [...] Mais il ne put finir. Les acclamations, les applaudissements étouffaient ses paroles. Certains scandaient : « Vive l'Unité italienne ! Vive Victor Emmanuel ! Vive Oracqua ! Vive Garibaldi ! » et d'autres : « Vive Giulente, Vive le blessé du Volturno ! » *Op. cit.*, p. 290. Dans la traduction officielle, « Oragua » ne rend pas la différence de niveau de langue (populaire *versus* correcte).

La scission est consommée. Les premiers se retrouveront dans la Sicile interclassiste, les seconds devenant partisans d'un affrontement jusqu'à la République. Ce ne sont pas les « idées sublimes et généreuses du Dictateur » citées en notes qui guident le duc. À cette occasion, le prince de Francalanza apporte à son fils des explications sur le mot député :

« Deputati » spiegò il padre, « sono quelli che fanno le leggi nel Parlamento. »

« Non le fa il Re ? »

« Il Re e i deputati assieme. [...] E vedi lo zio come fa onore alla famiglia ? Quando c'erano i Viceré, i nostri erano Viceré ; adesso che abbiamo il Parlamento, lo zio è deputato !...<sup>18</sup> »

Tout est dit. Peu après, le député met en place le clientélisme. C'est cette logique que développeront les romans ultérieurs.

Le manque de clarté du Général est rapidement souligné, par exemple lors de la campagne de 1862. Alors que Garibaldi recrutait en Sicile pour la conquête de Rome, il alla établir son quartier général au couvent de San Nicola. C'est dire les ambiguïtés du Général, ambiguïtés qui ne rassurent pas les libéraux mous comme le duc-député. Qu'il soit arrêté à Aspromonte ne semble pas calmer les nobles, mais leurs affaires familiales prennent vite le dessus. Dès 1865, c'est-à-dire lors de sa réélection, alors que la loi agraire restait à faire, le duc tient les propos suivants : « Ora che l'Italia è fatta, dobbiamo fare gli affari nostri...<sup>19</sup> ».

La Sicile se divise désormais en trois : les révolutionnaires et garibaldiens, les réactionnaires, et les réalistes des finances. Don Blasco, qui avait spéculé sur les biens confisqués à l'Église a peur d'être obligé de les restituer. L'existence déterminant la conscience, il devient un des enragés à « gauche » sur ce point et la prise de Rome lui fait pousser des cris de victoire. Consalvo, fils du prince, l'enfant qui demandait des explications sur le mot député, choisit les associations libérales plutôt que le cercle républicain et commence son irrésistible ascension pour finir député à la place de son oncle. Tirant les conclusions de cette ascension, il déclare à sa tante : « No, la mostra razza non è degenerata : è sempre la stessa<sup>20</sup> ». Ils ont toujours le pouvoir.

*Sull'oceano*, de De Amicis, s'inscrit dans la vaste production d'ouvrages portant peu ou prou sur les conséquences de l'unification : l'émigration, les luttes sociales, les guerres contre l'Autriche dont *Cuore* est le roman type. Pour Monique Favre, « De Amicis a pour point de départ la famille et l'ordre<sup>21</sup>. » Son œuvre comporte trois volets dont le dernier est plus ample, plus authentique, même s'il est montré avec les accessoires démodés de la *Scapigliatura*, et il est réellement conclusif de la trajectoire du héros garibaldien dans l'idéologie de De Amicis. Son héros sert de référence pour la famille mais s'en moque. Lors d'une altercation, sa seule présence ramène l'ordre<sup>22</sup>, et il est le référent de la patrie après Dante.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 180. « Les députés » expliqua son père, « sont ceux qui font les lois au parlement. – Ce n'est pas le roi qui les fait ? – Le roi et les députés tous ensemble. [...] Vois comme ton oncle fait honneur à la famille : au temps des vices-rois, nous étions vice-roi ; maintenant que nous avons le parlement, ton oncle est député ! » (p. 291).

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 277. « Maintenant que l'Italie est faite, il faut faire nos propres affaires. » (p. 291).

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 416. « Non, notre race n'est pas dégénérée : elle est toujours la même. » (p. 693).

<sup>21</sup> Monique Favre, « Mon fils, ce héros au sourire si doux : ordre militaire et structures familiales dans *La vita militare* de E. De Amicis, *Mythes et figures de l'héroïsme militaire dans l'Italie du Risorgimento*, sous la direction de J. Joly, Actes de la journée franco-italienne du 2 décembre 1982, PUC, 1984, p. 135.

<sup>22</sup> De Amicis, *Sull'oceano*, Herodote, 1983, p. 154 : « E la sera del giorno dopo toccò di peggio al povero scrivanello. Essendosi lasciato sfuggire una parola d'indignazione contro due emigranti che facevan degli atti osceni dietro alle spalle della genovese, [...] quelli gli misero le mani addosso, e stavano per conciarlo male, quando passò di là per caso il garibaldino, e lo liberò. » (« Le soir du jour suivant, il arriva encore pire au pauvre écrivain. Ayant laissé échapper une parole d'indignation à l'encontre de deux émigrants qui faisaient des gestes

Seul, parmi ces émigrants, ce Garibaldien est cultivé<sup>23</sup>. Le narrateur l'avait déjà souligné dès le début du voyage :

Mi svìò l'attenzione la fascia maschia e bella del mio vicino di sinistra. [...] Era un uomo di quarant'anni dall'aspetto d'un antico soldato. [...] Non so bene per quale associazione di idee, pensai a una di quelle nobili figure di Garibaldini del 60<sup>24</sup>.

On sent affleurer derrière ce portrait des valeurs que systématiseront Carducci et D'Annunzio : l'antique, la valorisation de la noblesse et la beauté virile du militaire, et qui feront florès dans l'esthétique fasciste.

Famille, patrie, ordre, ces bannières valurent à De Amicis d'avoir son portrait accroché aux murs des écoles pendant le fascisme, en omettant de dire aux enfants que De Amicis était passé au socialisme et qu'il avait écrit un livre, *Primo maggio*, où la mère déteste son fils qui milite dans un parti révolutionnaire. Il n'empêche que le glissement était facilité par les positions de Garibaldi de maintien de l'ordre, que même Abba avait mentionnées, ainsi que par ses discours<sup>25</sup>.

Durant cette décennie et les deux qui suivirent, apparaissent les grandes épopées poétiques, œuvres de grande renommée qui statufieront l'homme et son mythe, au premier rang desquelles celles de Pascoli, Carducci, D'Annunzio.

Le discours de Carducci sur la mort de Garibaldi, *Notte di Caprera* de D'Annunzio ou les *Rapsodie garibaldine* de Giovanni Marraldi ont amplifié le modèle de Abba<sup>26</sup>. Il s'agit d'une corruption esthétique mais elle a contribué à élaborer et à colporter un récit épique qui a eu des effets y compris dans le domaine militaire et aussi dans le mouvement irrédentiste. Cela s'est construit peu à peu et de façon distincte pour Cavour, pour un garibaldien ou un partisan des Bourbons<sup>27</sup>.

Ces épopées sont fondées sur une image, celle du Général qui paye de sa personne, qui a accepté la dictature, le Duce en Sicile, et la renforcent.

En fonction des choix politiques des poètes, la puissance, l'emphase furent différentes. Il ne faut pas oublier que l'Italie n'a, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que quelques années d'existence, et qu'il est utile pour la cohésion nationale, déjà mise à mal par les différences Nord-Sud, qu'existe un héros national. N'y a-t-il pas eu les soldats de l'An II, les guerres napoléoniennes et Gavroche, qui feront écrire ce que l'on sait à Stendhal et Hugo ? Quelques évolutions peuvent être dégagées.

Dans *Odi e inni* de Pascoli, l'*Inno secolare a Mazzini* énonce clairement les préférences politiques du poète<sup>28</sup>. « Garibaldi e Mazzini in Campidoglio » claque comme un mot d'ordre.

---

obsèques dans le dos de la Génoise, [...] ceux-ci l'attrapèrent, et allaient lui faire un mauvais sort quand passa là, par hasard, le garibaldien, qui le libéra. »).

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 258.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 13. « Mon attention fut détournée par le même et beau visage de mon voisin de gauche. [...] C'était un homme de quarante ans, qui semblait être un ancien militaire. [...] Je ne sais pas très bien par quelle association d'idées, je pensai à une de ces nobles figures de Garibaldiens de 1860. »

<sup>25</sup> Abba, *op. cit.*, pp. 48, 138-139.

<sup>26</sup> L. Russo, « La letteratura garibaldina », pp. 144 et sq. « Belfagor », XV, 2, 1960. Sur ce sujet voir Sergio Cappelletto : « Le récit comme exemplum » dans : *Mythes et...*, *op. cit.* Russo dénonce en 1960 les effets néfastes de l'amplification que feront Carducci puis D'Annunzio : « L'Abba fu certamente un letterato, e non un poeta premuto da alta vena ; d'altra parte, non bisogna far pesare su di lui quell'uggia che a tutti noi ci è venuta per le amplificazioni oratorie che [...] fecero Gabriele d'Annunzio etc. » (« Abba fut certainement un lettré, et non un grand poète ; par ailleurs, il ne faut pas le rendre responsable de cet ennui qui nous est venu des amplifications oratoires que [...] firent Gabriele d'Annunzio, etc. »).

<sup>27</sup> S. Cappelletto, « Le récit comme exemplum », *Mythes et... op. cit.*

<sup>28</sup> G. Pascoli, *Odi e inni*, Poesie, V. Zanichelli, 1953, pp 174, 176. *Garibaldi et Mazzini au Capitole*. Dans un préambule « Al Re Umberto » paru dans le « Marzocco », le 22/08/1900, on peut lire : « Dedico quest'inno al

L'analyse lexicale des textes de Carducci consacrés à Garibaldi laisse apparaître des différences importantes. « A Giuseppe Garibaldi », poésie extraite des *Odi barbare*, permet de se faire une rapide idée :

V1-2 Il dittatore, solo, a la lugubre/schiera d'avanti, ravvolto e tacito/cavalca.

V17 à 24 Surse in Mentana l'onta dei secoli/dal triste amplesso di Pietro e Cesare:/ tu hai, Garibaldi, in Mentana/ su Pietro e Cesare posto il piede/ O d'Aspromonte ribelle splendido,/ o di Mentana superbe vindice/ viene e narra Palermo e Roma/ in Capitolo a Camillo<sup>29</sup>.

Le dictateur, c'est-à-dire Garibaldi, est appelé à laver la honte des siècles. En l'an 800, à Mentana, localité proche de Rome, un funeste (*triste*) accord (*amplesso*) est passé entre Léon III (*Pietro*) et Charlemagne (*Cesare*), où Charlemagne reconnaît la dotation de Constantin (le pouvoir temporel au pape sur certains États), en échange du couronnement impérial. Mais dans sa lutte pour Rome, le splendide rebelle d'Aspromonte a tenté, en 1867, de laver l'affront en s'opposant à Mentana, à Napoléon III (*Cesare*) et au Pape (*Pietro*). Le poète l'implore pour qu'après le triomphe sur les Champs Élysées, au Capitole, il vienne raconter sa libération de Palerme et de Rome à Camille, libérateur de Rome conquise par les Gaulois (en 390 avant J.C.). L'honneur national depuis la Rome antique est convoqué pour témoigner en faveur du dictateur.

En cet instant le poète divinise le héros dans les vers 31 à 40 :

Tu ascendi, o divino. [...] Tu ascendi. E Dante dice a Virgilio/ « Mai non pensammo forma più nobile d'eroe » Dice Livio, e sorride, « È della storia, o poeti »<sup>30</sup>.

Dans « Scoglio di Quarto »<sup>31</sup>, qui suit immédiatement « A Giuseppe Garibaldi » on lit : « il puncio, la spada di Roma/alta su l'omero bilanciando,/stiè Garibaldi [...] i mille vindici del destino<sup>32</sup> ». Garibaldi, inspiré par Pisacane, est comparé à Byron, ici représenté par le personnage du jeune Harold :

O casa dove presago genio/ a Pisacane segnava il transito/ fatale, o dimora onde Aroldo/ siti l'eroico Missolungi ! [...] Vittoria/ fu il sacrificio, o poesia<sup>33</sup>.

Les sacrifices de Pisacane et de Byron furent, par leur valeur d'exemple, une victoire sur l'oppression. Dans ces textes *duce* est un synonyme de Garibaldi, mais l'orientation politique de Carducci ne prête pas à confusion. En effet, le 4 novembre 1868, Carducci publie dans

---

partito dei giovani, cioè ai giovani senza partito [...] Si che il loro cuore può battere per le otto ore di lavoro [...] e alzare il medesimo inno al muratore che cadde dal palco. [...] Siate degni di Dante, o figli di Dante ! *Op. cit.*, p. 221. (« Je dédie cet hymne au parti des jeunes, c'est-à-dire aux jeunes sans parti. [...] Tant que leur cœur peut battre pour les huit heures de travail [...] et dresser le même hymne au maçon tombé de l'échafaudage [...] vous serez dignes de Dante, ô fils de Dante. »).

<sup>29</sup> G. Carducci, *Odi barbare*, Zanichelli, 1963, p. 87. « Le dictateur, seul, devant la lugubre troupe, / enveloppé et silencieux,/chevauche. [...] Surgie à Mentana la honte des siècles/du triste accord entre Pierre et César,/ tu as, Garibaldi, à Mentana/ sur Pierre et César posé le pied./ Ô d'Aspromonte rebelle splendide/, ô de Mentana superbe vengeur,/ viens et narre Palerme et Rome au Capitole à Camille. »

<sup>30</sup> *Op. cit.*, « Tu accèdes à l'immortalité, ô divin ! [...] Tu accèdes à l'immortalité. Et Dante dit à Virgile : « Jamais nous ne pensâmes forme plus noble de héros ». Livio dit et sourit : « C'est de l'histoire ô poètes ».

<sup>31</sup> Quarto : lieu rocheux d'où partit l'expédition des Mille.

<sup>32</sup> *La spada di Roma* est celle qu'il avait lors des combats pour Rome en 1849 ; mais aussi l'épée qui appartient à Rome, il est Rome. Quant au *puncio* c'est un souvenir de l'Amérique latine. (« Le poncho, l'épée de Rome dressée se balançant sur l'épaule, s'arrête Garibaldi [...] les mille vengeurs du destin. »).

<sup>33</sup> *Op. cit.* « Ô maison où une prévoyante inspiration/ signifia à Pisacane son fatal chemin,/ ô demeure d'où Harold partit/ se battre pour l'héroïque Missolungi ! [...] Victoire/ fut le sacrifice, ô poésie. ». *Giambi ed epodi* : « Per Eduardo Corazzini » : *ma il suo duce prigion bandi la gesta*, « In morte di Giovanni Cairoli » : *Il duce glorioso*, Zanichelli, 1894.

« L'Amico del popolo », alors que Rome est encore un État indépendant, un poème à la mémoire des morts de Mentana, où l'on peut lire :

Non date lacrime né fiori a la memoria de gl'italiani morti per Roma./ I re li hanno traditi e uccisi/ il papa li ha maledetti/ le turbe schiave li han rinnegati o compianti<sup>34</sup>.

Ce texte est republié en 1913 en introduction à *Garibaldi*.

Le *Discorso per la morte di Giuseppe Garibaldi* est à la fois une valorisation (avec un début de critique) de Garibaldi et un désaveu de la position du roi. Son analyse de la fameuse réponse de Garibaldi à l'ordre de La Marmora : « *Obbedisco* »<sup>35</sup> le prouve. À nouveau Garibaldi est comparé aux libérateurs antiques de la Grèce, de l'Italie, et fait nouveau, des U.S.A. Puis il analyse ses positions politiques :

Nella storia della sua vita non vedete bene dove finisca la parte dell'Ariosto, dove quella di Livio cominci e dove il Machiavelli s'insinui : guerriero di avventura senza spavalderie, eroe senza pose, politico senza ostinazione di furberie. Superiore ai partiti, [...] Repubblicano per natura e per educazione, sentì che una nazionalità vecchia e già storicamente spezzata da tempo, non può ricostituirsi con e per un solo partito, e avendo in pugno le sorti della patria, obbedì, volenteroso iniziatore, alla maggioranza. Ma, quando la maggioranza, ridivenuta partito [...] s'indugiò al fine supremo, egli, ribelle in vista, richiamò quella al dovere<sup>36</sup>.

Et il le rattache par ce point à Mazzini, pour lequel Garibaldi avait demandé que « la bandiera dei Mille » flotte sur son tombeau.

Alors que les positions politiques de Carducci et de Pascoli sont assez proches (Carducci n'exprimant ses sympathies mazziniennes que dans les textes politiques), le lexique de Carducci est plus lyrique, comparativement à celui de Pascoli, qui est pourtant chronologiquement plus proche de Garibaldi. La fréquence de *eroe*, *duce*, *generale*, les références à l'antiquité et à ses héros, aux idéaux de liberté et de gloire, aux affrontements guerriers, est bien plus élevée, comme si la distance temporelle était un des facteurs de la construction du mythe.

Les positions politiques de Gabriele d'Annunzio sont connues. Les citations et le relevé qui suivent sont destinés à montrer l'amplification de l'aspect nationaliste du lexique.

---

<sup>34</sup> *Op. cit.*, Ce texte est republié en 1913 en introduction à *Garibaldi*. « Ne donnez ni larmes ni fleurs en mémoire des Italiens morts pour Rome./ Les rois ont trahi et tué/ le pape les a maudits, les foules esclaves les ont reniés ou plaints. » Il s'agit d'un recueil de textes politiques de Carducci où l'on trouve une excellente approche de ses positions politiques, et où il a ces phrases assassines : « Ma lasciamo intanto altri fidarsi alla modestia del principe Bismarck e alla bonomia di Guglielmo imperatore. Con principi e con imperatori noi non facciamo a fidenza. » Zanichelli, 1913. (« Mais laissons donc les autres se fier à la modestie du prince Bismarck et à la bonhomie de l'empereur Guillaume. Dans les princes et les empereurs n'ayons pas confiance. »).

<sup>35</sup> Après avoir emprisonné Garibaldi blessé, en 1862, pour sa tentative de libérer Rome, le pouvoir fait de nouveau appel aux volontaires garibaldiens pour libérer le Trentin en 1866. Alors que l'armée régulière recule, ceux-ci, sous-équipés, remportent victoire sur victoire : à Giudicarie, à Rocca d'Anfo, à Monte Suello, à Bezzecca, etc. Ils avancent vers Lardaro. C'est à cet instant que Garibaldi reçoit, suite à la signature de l'armistice entre l'Autriche et l'Italie, l'ordre de replier. Sa réponse est restée célèbre : « J'ai reçu votre dépêche n° 1073. J'obéis. » Elle est à la fois révélatrice des positions de Garibaldi, qui ici agit en militaire responsable (les défaites italiennes étaient lourdes, liées aux incapacités de commandement) mais qui est aussi pris dans le carcan des hésitations.

<sup>36</sup> *Op. cit.*, pp. 39-40. « Dans l'histoire de sa vie, on ne voit pas bien où finit la part de l'Arioste, où commence celle de Livio et où s'insinue Machiavel : guerrier d'aventure sans arrogance, héros sans pose, politique sans ostentation de ruse. Au-dessus des partis, [...] Républicains par nature et par éducation, il sentit qu'une nation vieille et déjà historiquement morcelée depuis longtemps, ne peut se reconstruire avec et pour un seul parti et ayant en main le sort de la patrie, il obéit, initiateur volontaire, à la majorité. Mais, quand celle-ci, redevenue parti, [...] tergiversa sur la fin suprême, lui, rebelle reconnu, la rappela à son devoir. » Carducci, à ce moment du discours, fait appel à l'unité nationale autour de la dépouille mortelle de Garibaldi.

Dans « A uno dei Mille » extrait des *Versi d'Amore e di Gloria*, Gabriele D'Annunzio écrit au premier vers : « O vegliardo, consunto come l'usto/ dell'ancora », Garibaldi est désigné par ce terme affecté de *vegliardo*<sup>37</sup>.

Dans « La notte di Caprera », qui occupe quarante pages, Garibaldi n'est pas nommé une seule fois, mais d'emblée le lecteur sait de qui il s'agit, Caprera étant l'île où Garibaldi s'est à plusieurs reprises retiré. Le relevé est édifiant : *il Dittatore* (dictateur) plus de dix fois, *Duce*, *Eroe* (héros) plusieurs fois, *il Ligure*, *Ammiraglio* (le Ligure, Nice était en Ligurie, Amiral). Viennent ensuite les lieux de campagnes de Garibaldi : *Quarto*, *Porta Pila* (à Gênes), *Volturno*, *Caprera*, *A Roma !* etc., sans parler du vocabulaire guerrier comme *i cavalli di guerra* (les chevaux de guerre) trois fois, *dominato Oceano* (Océan dominé), *Vittorie* (Victoires) quatre fois et les comparaisons avec les héros du passé « *eguali dei begli Achei corazzati rame* » (égaux aux beaux Achéens cuirassés de bronze), Bixio ressuscitant le célèbre condottiere Jean de Médicis, dit Jean des Bandes Noires, qui servit François Ier : « Bixio, il risorto Giovanni delle Bande Nere ». D'Annunzio affirme même que « *Più alto sogno in Dante non salì* » (Dante n'imagine pas plus haut songe), et développe une valorisation de la mort : « *E della morte sorge l'ombra di Roma.* » (Et de la mort surgit l'ombre de Rome<sup>38</sup>). Cette valorisation de la mort est reprise par le poème qui suit immédiatement : « *Canti della morte e della gloria* ». Dans *Prose di Ricerca, di lotta, di comando per la più grande Italia*, Garibaldi n'est pas plus nommé, c'est : *Lui, Colui, Sparta, Argo*<sup>39</sup> c'est-à-dire Lui, Celui-ci, Sparte, Argos.

À l'évidence cette non-nomination a pour objectif une distanciation divine<sup>40</sup>. On ne nomme pas Dieu, on le vénère. À le nommer on risquerait d'invoquer un républicain !

---

<sup>37</sup> G. D'Annunzio, *Versi d'Amore e di Gloria*, Elettra Libro secondo, Mondadori, 1968. « Ô vieillard usé comme la chaîne de l'ancre. »

<sup>38</sup> Aragon, dans *Aurélien* (Gallimard Folio, 1944, p. 70), nous décrit fort bien ce goût de l'antique qui traversait la haute bourgeoisie au début du siècle.

<sup>39</sup> « *Chant de la mort et de la gloire. Prose de recherche, de lutte et de commandement pour une Italie plus grande.* » Le 5 mai 1915, lors d'un discours pour le retour des cendres de Garibaldi au « *Popolo grande di Genova, Corpo del risorto San Giorgio* » : « *Voi anche, discendenza carnale della Libertà e di Colui che nel bronzo torreggia... e tra voi, ecco, le due Ombre astanti, simili ai Gemelli di Sparta, con nel mezzo del petto quel fonte di sangue che d'improvviso sparse l'odore della primavera italica sopra la melma guerreggiata dell'Argonna [...] nessuna di quelle creature [les épouses, mères, promises] vive era ai partenti viva come quella cui s'offrivano in eterno amata d'amore, eletta di dolore : la donna dei tempi, la donna dei regni, l'Italia. I Mille ! E in noi la luce è fatta. Il verbo è splendore. La parola si sfolgora. I Mille ! Ed ecco, nel mezzo dell'anima nostra, aperta una sorgente di vita perpetua. [...] Taluno di voi lo vide frangere il pane sotto l'olivo di Calatafimi ?* » (« *Vous aussi, descendance charnelle de la Liberté et de Celui qui dans le bronze domine/ et entre vous, voici, les deux ombres présentes, semblables aux jumeaux de Sparte, avec au milieu du front cette fontaine de sang, qui à l'improviste répand l'odeur du printemps italien sur la boue guerrière d'Argonne. [...] aucune de ces créatures vivantes était pour les partants vivante comme celle qu'ils s'offraient pour l'éternité aimée d'amour, élue par la douleur, la femme des temps, la femme des règnes, l'Italie. Les Mille ! En nous la lumière fut. Le verbe est splendeur. La parole fulmine Les Mille ! Et voici, au milieu de notre âme, ouverte une source de vie perpétuelle. L'un de vous le vit-il briser le pain sous l'olivier à Calatafimi ?* ») *op. cit.*, respectivement pp. 11, 14, 15, et 16. N'oublions pas que l'Italie n'est pas encore en guerre mais s'y prépare.

<sup>40</sup> Cf. la note 39 où Garibaldi rompt le pain comme le Christ.

## L'utilisation du mythe et sa renaissance critique

Si la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle est marquée littérairement par les œuvres d'Abba et Bandi et la poésie de Carducci, puis Pascoli, le XX<sup>ème</sup> siècle débute par celles de D'Annunzio et de Pirandello. Le roman de Pirandello, *I vecchi e i giovani* permet de retrouver sous un autre point de vue – celui de quelqu'un qui n'éprouve pas une sympathie extrême pour l'aventure garibaldienne – les différents aspects du personnage. Le roman se situe à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, au moment où se créent les premiers *fasci*, c'est-à-dire l'embryon confus de syndicats ouvriers indépendants. La fiction débute, non plus en 1855 comme dans *I Viceré*, mais quelque temps avant les élections de novembre 1892, pour s'achever après la proclamation de l'état d'urgence par Crispi, le 3 janvier 1894. Lors des élections qui opposent Capolino, candidat clérical du Prince, à Roberto Laurentano, candidat des bourgeois laïcs issus du garibaldisme, ces derniers réagissent à la percée des socialistes d'une manière impensable pour Abba ou Bandi, mais significative d'une prise de distance avec les couches populaires : « Difatti, tra i due, tra il Capolino e quello Zappalà, via ! meglio che i voti siano andati al Capolino<sup>41</sup>. Ceci fait écho aux positions du garibaldien qu'est Mauro Mortana qui, lorsque la fille du propriétaire des souffrières lui apprend que « si sono ribellati i solfarai. Bisognerà mandarci i soldati e carabinieri », déclare : « Piombo ! Piombo !<sup>42</sup> ».

Ironie du sort, alors qu'il se précipitera, armé comme en 1960, pour soutenir les soldats italiens réprimant une manifestation, ceux-ci le tueront :

« Io, dai soldati d'Italia ». E corse per unirsi a loro [...] ridiede l'antico vigore alle sue vecchie gambe garibaldine [...] un furiere e un caporale si accostarono al primo di quei cinque cadaveri [...] era armato come un brigante [...] quel cadavere mostrò sul petto insanguinato quattro medaglie [...] Chi avevano ucciso ?<sup>43</sup>

C'est sur ces mots que se termine le roman. Ce roman est fondamentalement dominé par la désillusion *post-risorgimentale*<sup>44</sup>.

Concernant la récupération fasciste du mythe, Paolo Zolli, reprenant les analyses historiques de Romano, Montanelli, Nozza et Tersen, rappelant que l'épithète de Duce fut donnée à Mussolini après la marche sur Rome, développe une critique instructive :

Sull'altro versante, cioè quello del fascismo, il *Risorgimento* si colloca secondo me, e non solo linguisticamente, tra il movimento giacobino e quello fascista [...]. Carducci è uno degli anelli « culturali » d'una catena che parte dal *Risorgimento* [...] e arriva, attraverso il nazionalismo, al fascismo. La frase mussoliniana « la terza Roma si dilaterà sopra gli altri colli, lungo le rive del fiume sacro, sino

---

<sup>41</sup> Pirandello, *I vecchi e i giovani*, Garzanti, 1983, pp 223 à 226. « De fait, entre les deux, entre Capolino et ce Zappalà, allons ! il vaut mieux que les voix soient allées à Capolino ».

<sup>42</sup> *Ibid.* p. 133. « Les ouvriers de la souffrière se sont rebellés. Il faudra y envoyer les carabinieri et les soldats. » « Du plomb ! Du plomb ! ».

<sup>43</sup> *Ibid.*, pp. 471 à 473. « Moi, avec les soldats d'Italie, et il courut pour s'unir à eux [...] il redonna une antique vigueur à ses vieilles jambes de garibaldien [...] un fourrier et un caporal s'approchèrent du premier des cinq cadavres [...] il était armé comme un brigand [...] ce cadavre affichait sur sa poitrine ensanglantée quatre médailles [...] Qui avaient-ils tué ? ».

<sup>44</sup> Lando Laurentino, lui aussi garibaldien, ne déclare-t-il pas : « Ah, in verità, sorte miserabile quella dell'eroe che non muore, dell'eroe che sopravvive a se stesso ! Già l'eroe [...] muore sempre [...] : sopravvive l'uomo e resta male. Guai se non scoppia l'anima con veemenza [...] che le fa assumere a un tratto una terribile maschera di grandezza. » *Ibid.*, pp 287 à 290 (« Ah, en vérité, sort misérable que celui du héros qui ne meurt pas, du héros qui se survit ! Oui, le héros [...] meurt toujours. [...] L'homme survit et vit mal. Attention si l'âme n'éclate pas avec véhémence afin de lui faire assumer tout à coup un terrible masque de grandeur. »). Les *combinazioni* et les scandales succèdent à la lutte d'indépendance.

alle spiagge del Tirreno » è certamente un coacervo di luoghi comuni, ma quanti di questi luoghi comuni hanno un'ascendenza risorgimentale-carducciana.

Il avance la proposition suivante :

Il mito garibaldino [...] ha creato la fortuna politica delle camicie : pare evidente che il modello delle camicie azzurre dei nazionalisti italiani, delle camicie nere, che furono degli arditi e dei legionari fiumani prima che dei fascisti, delle camicie brune di Hitler siano le camicie rosse dei garibaldini<sup>45</sup>.

À la sortie de la guerre, le mythe ressurgit via les romans siciliens avec un recul critique qui n'est pas sans rappeler le désenchantement de Pirandello.

*Il Gattopardo* de Lampedusa décrit une société qui se meurt, en 1860, en Sicile. Dans le bureau privé du roi, on trouve :

Al di sopra del caminetto una Madonna di Andrea del Sarto sembrava stupita di trovarsi contornata da litografie colorate rappresentanti santi di terz'ordine e santuari napoletani<sup>46</sup>.

C'est dire le manque de goût et l'état de décadence du royaume de Naples, signifiés ici par une Madone d'un artiste connu, côtoyant des lithographies coloriées, réservées au peuple. Un ordre nouveau symbolisé par l'expédition des Mille est là qui cogne à la porte :

« Brutti tempi, Eccellenza. » La voce di padre Pirrone risuonò come un'eco dei suoi pensieri. [...] « Guardi, Eccellenza », e additava i monti scoscesi della Conca d'Oro ancor chiari in quest'ultimo crepuscolo. Ai loro fianchi e sulle cime ardevano diecine di fuochi, i falò che le squadre ribelli accendevano ogni notte, silenziosa minaccia alla città regia e conventuale. [...] « Vedo, Padre, vedo », e pensava che forse Tancredi era attorno a uno di quei fuochi malvagi ad attizzare con le mani aristocratiche la brace che ardeva appunto per svalutare le mani di quella sorta<sup>47</sup>.

Comme le résumé bien Tancredi, neveu du prince :

---

<sup>45</sup> Paolo Zolli, « Risvolti linguistici del mito risorgimentale », *Mythes...*, *op. cit.*, pp 18-19 (« De l'autre côté, c'est-à-dire celui du fascisme, le Risorgimento se range, à mon avis, et pas seulement linguistiquement, entre le mouvement jacobin et celui fasciste [...]. Carducci est un des anneaux culturels d'une chaîne qui part du Risorgimento [...] et arrive, à travers le nationalisme, au fascisme. La phrase mussolinienne « la troisième Rome s'étendra au-delà des cols, le long des berges du fleuve sacré, jusqu'à la mer tyrrhénienne » est certainement un amas de lieux communs, mais combien de ces lieux communs ont une ascendance risorgimento-carduccienne.

Le mythe garibaldien [...] a créé la fortune politique des chemises : il paraît évident que le modèle des chemises bleu ciel des nationalistes italiens, des chemises noires, qui furent celles des *arditi* et des légionnaires de Fiume avant d'être celles des fascistes, des chemises brunes de Hitler, sont les chemises rouges des garibaldiens. » Mario Isnenghi, *op. cit.*, p. 38, aborde aussi cette question de la filiation entre *camicia rossa* et *camicia nera*. À ce sujet, il convient, en réponse à A. M. Banti, de se rappeler la valorisation de la Rome antique par la Révolution jacobine. Là encore, le vocabulaire valorisant de l'esthétique et du guerrier romain n'était pas absent.

<sup>46</sup> T. di Lampedusa, *Il Gattopardo*, p. 14, Feltrinelli, Milano, 1963 ; « Au-dessus de la cheminée, une madone d'Andrea del Sarto semblait fort étonnée de se voir entourée de chromos représentant des saints de troisième ordre. » (p. 16), *Le Guépard*, Seuil, 1959. Refusé par Mondadori et Einaudi, il fut publié par Feltrinelli en novembre 1958. Critiqué par les lukácsiens qui le jugent comme un épigone de *I Viceré* de De Roberto ou bien de *I vecchi e i giovani* de Pirandello, il est soutenu par Russo en 1960, puis par Aragon et Forster.

<sup>47</sup> *Ibid.*, pp. 19-20. « Tristes temps, Excellence ! [...] Regardez, Excellence ! ». Et il montra du doigt les monts abrupts de la Conca d'Oro, encore claire dans le crépuscule. Le long des pentes et sur les sommets brillait une quantité de feux, que les troupes rebelles allumaient chaque nuit, comme pour proférer une silencieuse menace contre la ville royaliste et conventuelle. [...] « Je vois, mon père, je vois. » Et il pensait à Tancredi, qui se tenait peut-être auprès d'un de ces feux maléfiques, attisant de ses doigts aristocratiques des braises qui se consumaient précisément pour la déchéance de ces mains-là. (p. 23).

Se non ci siamo anche noi quelli ti combinano la repubblica. Se vogliamo che tutto rimanga come è, bisogna che tutto cambi. Mi sono spiegato ?<sup>48</sup>

La noblesse éclairée sait où est son intérêt. Mais elle connaît aussi les limites de tout changement superficiel de régime, par exemple lorsque le Prince, parlant de son agent comptable, déclare :

Il nome di Garibaldi lo turbò un poco. Quell'avventuriero tutto capelli e barba era un mazziniano puro. Avrebbe combinato dei guai. Ma se il Galantuomo lo ha fatto venire quaggiù vuol dire che è sicuro di lui. Lo imbrigheranno<sup>49</sup>.

Pour permettre à son neveu d'arriver grâce à la politique, il envisage un mariage d'intérêts. Une lettre de Tancredi sur sa passion pour Angélique, ruinant son plan, et qui donne le vertige à don Fabrizio (« notò di nuovo la stupefacente accelerazione della storia »), nous amène à souligner un fait important. Une intervention du narrateur permet de situer sans doute aucun ce roman, par son écriture, dans la modernité :

per esprimersi in termini più moderni diremo che egli si venne a trovarsi nello stato d'animo di chi credendo, oggi, di esser salito a bordo di uno degli aerei paciocconi che fanno il cabotaggio fra Palermo e Napoli, si accorga invece di trovarsi rinchiuso in un supersonico<sup>50</sup>.

Cette pratique d'intervention du narrateur s'est répandue à la fin des années Cinquante, d'abord avec ce qu'il est convenu d'appeler le nouveau roman, puis dans des romans de facture plus classique.

Mais très vite vont réapparaître les problèmes du Sud (corruption, scandales, clan, mafia...), avec, en plus, la désillusion de quelqu'un qui a vécu le fascisme, officiellement là pour les enrayer, et la République naissante, où ils ne vont que s'amplifier et se répandre dans toute l'Italie :

E voi, don Ciccio, come avete votato, il giorno ventuno. [...] Scusate, Eccellenza, la vostra è una domanda inutile. Sapete che a Donnafugata, tutti hanno votato per il « sì ». Questo don Fabrizio lo sapeva ; e appunto per ciò la risposta non fece che mutare un enigma piccolino in enigma storico. [...] il Principe aveva calcolato che la compattezza affermativa di Donnafugata sarebbe stata variegata da quaranta voti negativi circa<sup>51</sup>.

Le même don Ciccio, qui avait dit avoir voté oui comme tous, dans d'autres conditions, ne déclare-t-il pas :

---

<sup>48</sup> *Ibid.* p. 24. « Si nous n'y sommes pas, nous aussi, ils fabriqueront une république. Si nous voulons que tout continue, il faut que tout change. Est-ce clair ? » (p. 36).

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 36. « Le nom de Garibaldi le troubla un peu. Cet aventurier tout en cheveux et en barbe était un pur mazzinien. Il allait compliquer la situation. Mais si le roi honnête homme l'a envoyé chez nous, cela veut dire qu'il lui fait toute confiance. Ils le tiendront en bride. » (pp. 46-47).

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 68. « Il nota une fois de plus la formidable accélération de l'histoire. Exprimons la chose en termes plus modernes : il se trouvait dans l'état d'esprit d'un homme qui, croyant embarquer sur un des gros avions paisibles qui font la navette entre Palerme et Naples, s'aperçoit qu'il se trouve dans un engin supersonique. » (pp. 91-92). La première de ces interventions du narrateur a lieu, de façon plus indirecte, à la page 32 de l'édition italienne. D'autres cas sont plus visibles comme l'allusion au lapsus chez Freud (p. 76) ou bien une référence à la voiture d'enfant du *Potemkine* d'Eisenstein (p. 95), ou p. 99 le terme de monomaniaque « oggi avrebbe detto monomaniaco », et p. 173, « autobus ».

<sup>51</sup> *Ibid.*, pp. 73, 74 et 76. « Et vous, don Ciccio, comment avez-vous voté, le 21 [septembre 1860] ? [...] Pardon, Excellence, votre question est inutile. Vous savez bien qu'à Donnafugata, tout le monde a voté oui. Certes, don Fabrizio le savait. Cette réponse eut comme seul résultat de transformer une énigme minuscule en énigme historique. [...] Le prince avait calculé que le groupe compact des oui serait contrebalancé par une quarantaine de votes négatifs. » (p. 97).

« Io, Eccellenza, avevo votato « No ». « no », cento volte « no ». [...] A questo punto, la calma discese su don Fabrizio, che finalmente aveva sciolto l'enigma : adesso sapeva chi era stato ucciso a Donnafugata, in cento altri luoghi, nel corso di quella nottata di vento lercio : una neonata : la buona fede. [...] Il voto negativo di don Ciccio, cinquanta voti simili a Donnafugata, centomila « no » in tutto il regno non avrebbe mutato nulla al risultato, lo avrebbero anzi reso più significativo<sup>52</sup>.

La désillusion perce à nouveau dans cette remarque du prince déplorant que la Sicile ignore « l'esistenza di Dickens, di George Eliot, della Sand e di Flaubert ; e financo quella di Dumas<sup>53</sup> ».

Or, on connaît le rôle joué par Dumas pour diffuser le mythe garibaldien, et on sait qu'il est venu en Sicile. Le prince s'adresse à un Piémontais, en des termes sans aucune ambiguïté sur ses espoirs de changement :

Da quando il vostro Garibaldi ha posto piede a Marsala, troppo cose sono state fatte senza consultarci [...] il peccato che noi Siciliani non perdoniamo mai è semplicemente quello di « fare » [...] noi siamo dei bianchi quant lo è lei [...] e pure da duemilacinquecento anni siamo colonia [...] che agogna soltanto a ritrovare il proprio dormiveglia. [...] Il sonno è ciò che i Siciliani vogliono [...] la nostra sensualità è desiderio di oblio, [...] desiderio di morte [...] i siciliani non vorranno mai migliorare per la semplice ragione che credono di essere perfetti<sup>54</sup> ».

Les changements politiques se reflètent dans les réponses de Tancredi et de son ami, lorsqu'on les définit comme garibaldiens, ou bien encore lorsqu'on en vient à parler d'Aspromonte :

Ma che garibaldini e garibaldini, zione ! Lo siamo stati, ora basta. [...] Siamo ufficiali dell'esercito regolare di sua Maestà. [...] Adesso siamo fra persone perbene, siamo ufficiali sul serio, insomma ! [...] dopo il fattaccio d'Aspromonte, fuggati gli spettri di esproprio e di violenze<sup>55</sup>.

D'ailleurs la gloire d'être promu officiers de l'armée régulière est supérieure à la rétrogradation au grade immédiatement inférieur<sup>56</sup>.

La venue du colonel Pallavicini permet de développer les analyses sur le rôle et les positions des uns et des autres durant cette affaire, y compris par une de ces dérives temporelles dont le narrateur a le secret. À propos des dieux peints au plafond il écrit :

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, pp. 77-78. « Moi, Excellence, j'ai voté non. Non, cent fois non. Alors, le calme descendit sur don Fabrice. Il avait enfin résolu l'énigme ; il savait maintenant qui avait été tué à Donnafugata et en cent autres endroits, au cours de cette nuit de vent sale : une petite fille à peine née, la bonne foi. [...] Le vote négatif de don Ciccio, cinquante votes semblables à Donnafugata, cent mille « non » dans tout le royaume n'auraient rien changé au résultat ; ils l'auraient au contraire rendu plus significatif », alors que les résultats officiels du plébiscite à Donnafugata, annoncés par Don Calogero ont été : Inscrits : 515 ; votants : 512 ; oui : 512 ; non : 0. P. 104. Il y a donc eu fraude.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.99. « La Sicile ignorait l'existence de Dickens, d'Eliot, de George Sand, de Flaubert, et jusqu'à celle de Dumas. » (p. 133).

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 121, 122 et 126. « Depuis que votre Garibaldi a mis les pieds à Marsala, on a trop agi sans nous consulter [...] le seul péché que nous ne nous pardonnons pas, nous autres Siciliens, c'est tout simplement l'action. Nous sommes des Blancs autant que vous [...] et pourtant depuis deux mille cinq cents ans, nous sommes une colonie [...] qui aspire seulement à retrouver son engourdissement. [...] Le sommeil, voilà ce que veulent les Siciliens [...] notre sensualité c'est le désir de l'oubli, [...] le désir de la mort. [...] Les Siciliens ne voudront jamais s'améliorer, pour la simple raison qu'ils se croient parfaits. » (pp. 163 à 169).

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 144, en novembre 1860 : « Plus question de garibaldiens, mon oncle ; nous l'avons été, c'est fini, [...] nous sommes entrés dans l'armée de Sa Majesté ! [...] À présent, nous sommes entre gens du monde, nous sommes officiers pour de bon, quoi ! (p. 138 et p. 194), après la vilaine affaire d'Aspromonte, le spectre des expropriations et des violences s'était évanoui. »

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 103. « Ci hanno tolto un grado, sai, zione [...] Ma siamo contenti come se ci avessero promossi. » (« Ils nous ont enlevé un grade, tu sais mon oncle. [...] Mais nous sommes heureux comme si on nous avait donné de l'avancement. », p. 138).

Si credevano eterni : una bomba fabbricata a Pittsburg, Penn, doveva nel 1943 provar loro il contrario<sup>57</sup>.

Le narrateur ne peut s'empêcher d'intervenir :

Per il momento, per merito anche del vostro umile servo, delle camicie rosse non si parla più ; ma se ne riparlerà. Quando saranno scomparse quelle, ne verranno altre di diverso colore ; e poi di nuovo rosso<sup>58</sup>.

Mais avant cela, alors que le Prince avait pensé que les Salina seraient Salina pour toujours, Garibaldi, ce Vulcain barbu, avait finalement triomphé, et nous verrons défiler, lors du cinquantenaire des Mille (c'est-à-dire en 1910),

Fabrizio [le neveu] in palamidone per via Libertà davanti al bel cartello con tanto di Salina a lettere a scatola. Non ti sembra un bel colpo ? Un Salina renderà omaggio a Garibaldi ! Sarà una fusione della vecchia e della nuova Sicilia<sup>59</sup>.

Leonardo Sciascia nous parle de la même période dans « Il Quarantotto », nouvelle extraite de *Gli zii di Sicilia*. Elle raconte l'histoire du baron Garziano, de 1848 à 1860. Elle met en évidence la qualité d'adaptation de l'aristocratie au nouveau régime. En 1848, lors des émeutes, le baron a peur, d'autant que même l'évêque semble conspirer. Le baron Garziano, appelé à faire partie du Comité Civique qui s'était constitué et dont l'évêque était le président, prend des dispositions défensives en se liant avec un mafieux<sup>60</sup>. Le narrateur nous apprend que :

Il signor Gaetano Peruzzo, nella sua Istoria della città di Castro, alla pagina 187 afferma « esser per chiari segni gli arresti del 1850 avvenuti ad ispirazione di monsignor Calabrò, che come in congiura si strinse al giudice regio e a una notevole personalità cittadina, di cui è degno tacere il nome, oltre che per carità di patria, per il fatto che negli avvenimenti del 1860, si prodigò a riscatto del suo triste passato, ad aiutare la garibaldina impresa – e per chiari segni tutti i cittadini di Castro riconoscono, nella personalità di cui il Peruzzo tace il nome, il barone Garziano<sup>61</sup>.

Il saisit cette occasion pour dénoncer les arrangements et diverses manœuvres tentés par certaines familles pour faire libérer les prisonniers : lettres de contrition, protection des prisonniers contre paiement à la mafia, mariages arrangés comme celui « della sorella di Don Vito Bonsignore, un degli arrestati del '50, con un vegliardo, giudice del tribunale di

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 151. « Les divinités du plafond [...] se croyaient éternelles : un jour de 1943, une bombe fabriquée à Pittsburgh, Penn., leur démontrerait le contraire. » (p. 204). Ceci nous renvoie à nouveau aux *Pietre di Pantalica* de Vincenzo Consolo.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 159. Confirmant l'analyse de Paolo Zolli. « Pour le moment, un peu grâce à votre humble serviteur, on ne parle plus de chemises rouges ; mais on en reparlera. Quand elles auront disparu, on en verra d'autres, de couleurs différentes et puis de nouveau, on reverra les rouges. » (p. 214).

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 179. « Nous verrons défiler [Fabrice] en redingote, rue de la liberté, devant une belle banderole avec un énorme Salina, en lettres grandes comme ça. N'est-ce pas un joli coup ? Un Salina rendra hommage à Garibaldi ! Ce sera la fusion de la vieille et de la nouvelle Sicile. » (p. 242).

<sup>60</sup> Sciascia, *Gli zii di Sicilia*, Adelphi, 1992, pp. 127, 130 et 136.

<sup>61</sup> *Op. cit.*, pp. 156-157. « Gaetano Peruzzo, dans son histoire de la ville de Castro, page 187, affirme que « selon des indices évidents, les arrestations de 1850 se sont produites sous l'instigation de Mgr Calabrò qui s'associa comme en une conjuration au Juge Royal et à une notable personnalité de la ville, dont il est plus digne de passer le nom sous silence, non seulement par charité patriotique, mais aussi en raison du fait qu'au cours des événements de 1860, elle se prodigua pour aider l'entreprise de Garibaldi, afin de se racheter de son triste passé ». Suivant ces indices évidents, tous les habitants de Castro reconnaissent le baron Garziani. », *Les oncles de Sicile*, Denoël, 1967, pp. 37, 73, traduction de Mario Fusco.

Trapani<sup>62</sup>. Ceci étant, le baron n'a toujours pas changé de position lorsque les prémices de la révolution se font entendre en 1860 :

Il 4 aprile del '60 [...] il barone, che ormai sapeva come la pensavo, [...] mi disse : « e che volevate fare un quarantotto ? » [...] « è sbarcato, eh ?... Tutti allegri siete, ma domani ve ne accorgete, quando l'esercito del re farà a polpette, lui e tutti i delinquenti che gli vanno appresso... Finirà peggio di quello... come si chiamava ? quello che nel nome aveva un cane...<sup>63</sup> »

Mais, alors que le narrateur se proposait de voler des moutons au baron pour nourrir la troupe, lors de l'arrivée à Castro :

Vidi allora il barone Garziano, vestito di scuro e con una coccarda tricolore al petto grande come una focaccia [...] c'erano anche i miei amici, i pochi veri liberatori di Castro. Poiché il barone era davanti a tutti, Garibaldi a lui tese la mano, il barone la strinse tra le sue con devozione [...] Io guardavo come allucinato<sup>64</sup>.

Nous apprenons alors comment le baron, convaincu par son beau-fils libéral mou, sentant le vent tourner, a encore viré casaque, comme en 48. Cet aveuglement de Garibaldi est admirablement décrit, dans la nouvelle, par Ippolito Nievo, lorsqu'il essaye de faire saisir à Garibaldi que le baron a des choses à se faire pardonner :

Io direi, generale, che quest'uomo ha per noi tutto l'entusiasmo della paura. [...] Mi son fatto ormai opinione sicura sui siciliani : e costui mi pare abbia molto da nascondere, molto da farsi perdonare ; e forse ci odia...<sup>65</sup>

Poursuivant sur la générosité de Garibaldi qui l'empêche de voir « la viltà, la paura e l'odio che si mascherano di festa e agitano bandiere a salutarci... Perché abbiamo vinto », ce qui est une critique féroce de l'incapacité politique de Garibaldi. Il conclut que les Siciliens qui s'agitent et parlent et ceux, silencieux, qui agissent avec cette phrase lourde d'avenir : « non mi piace questo barone, e non mi piacciono i siciliani come Cri...<sup>66</sup> », c'est-à-dire Crispi.

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 157. « de la sœur de Don Vito Bonsignore, l'un des libérateurs arrêtés en 1850, avec un vieillard, juge au tribunal de Trapani. » (p.73).

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 161. « Le 4 avril 1860 [...] le baron, qui désormais savait ce que j'en pensais, [...] me dit : [...] « Mais vous voulez donc un nouveau Quarante-huit ? [...] Il a débarqué, hein ?... Vous êtes contents, mais demain vous vous rendez compte, quand l'armée du roi va les tailler en pièces, lui et tous les criminels qui le suivent... Il finira encore plus mal que l'autre... » Celui dont le nom se terminait par cane... » (pp. 78 à 80).

<sup>64</sup> *Ibid.*, pp. 161 à 165. « Je vis alors le baron Garziano, vêtu d'un costume sombre, et, avec une cocarde tricolore grande comme une galette sur la poitrine ; [...] il y avait aussi mes amis, les seuls véritables libéraux de Castro. Comme le baron était devant tous les autres, c'est à lui que Garibaldi tendit la main ; le baron la serra entre les siennes avec dévotion... Je regardais comme si j'avais une hallucination. » (p. 83).

<sup>65</sup> *Op. cit.*, p. 169. « Mon général, je dirais plutôt que cet homme ressent pour nous tout l'enthousiasme de la peur. [...] Je me suis désormais fait une opinion assurée sur les Siciliens ; et il me semble que celui-ci doit avoir beaucoup à cacher, beaucoup à se faire pardonner ; et peut-être qu'il nous hait... » (pp. 87-88) ; Ippolito Nievo : poète vénète qui prit part à l'expédition des Mille. Il est promu colonel et intendant de première classe en novembre 1860. Il décède en 1861, lors du naufrage de l'*Ercole*. D'après G. Mariani, *Op. cit.*, p. 296, on peut retrouver une allusion à ce décès dans la page de conclusion de *I Mille* de G. Bandi : « Sull *Ercole* salirono parecchi volontari e il colonnello x, che recava a Genova le carte dell'Intendenza dell'esercito meridionale. » (« Sur l'*Hercule* s'embarquèrent de nombreux volontaires et le colonel x, qui ramenait à Gênes les cartes de l'Intendance de l'armée méridionale. »).

<sup>66</sup> *Ibid.*, pp. 169-170. « Je n'aime pas ce baron, et je n'aime pas les Siciliens comme Cri... » (p. 89). Crispi est un garibaldien qui mènera lorsqu'il sera aux affaires une politique de répression contre les révoltes socialistes en Sicile, décrétant l'état d'urgence en 1894. Là encore nous ne pouvons que renvoyer aux *Pietre di Pantalica* qui reprendront le même thème.

Dans « La zia d'America », autre nouvelle des *Zii di Sicilia*, dont l'action se situe en 1943 en Sicile<sup>67</sup> alors que la tante va arriver avec ses cadeaux, on voit réapparaître les lectures de l'épopée garibaldienne. Le père d'un ami du narrateur surveillant le travail de son fils disait :

« ogni lira che ti spendo, pensa quello che mi ci vuole per guadagnarla ». Une phrase simile l'avevo letta nel *Cuore* di De Amicis<sup>68</sup>.

Surgit alors l'image inquiétante, pour la bourgeoisie, nouvelle ou ancienne, de Garibaldi :

Dal belvedere che c'è vicino al chiostro, mio padre mi fece vedere, ma come tracciandola nell'aria [...] la strada che fece Garibaldi per arrivare a Palermo, io avevo letto a scuola le *Noterelle* di Abba, era un libro che mi piaceva assai ; mia zia disse che Garibaldi era comunista, mio padre volle spiegare che la cosa era diversa, i comunisti prendevano Garibaldi come simbolo elettorale ; mia zia tagliò corto dicendo che era la stessa cosa<sup>69</sup>.

L'anticommunisme primaire américain accentue l'aspect borné de la bourgeoisie. Le père du narrateur pointe, par cette idée de « symbole électoral », le recul qu'il convient de prendre quant au rôle libérateur de Garibaldi.

Vincenzo Consolo, avec *Le Pietre di Pantalica*, confirme, dans « Lo Sherman », qui narre la fin de l'arrivée des Américains en Sicile, cette distance prise par les Siciliens et toute l'Italie avec le *Risorgimento* et le rôle de Garibaldi. La nouvelle se conclut ainsi :

I contadini, su per i colli, avevano spiato quella scena, avevano riconosciuto i loro tre paesani montati sopra il carro, e si convinsero che tutto era finito [...] che la guerra era passata e che potevano tornare nel paese. Ma si convinsero anche che quella pomponella dei tre compaesani, di Divico, di D'Aleo, e del padre Cannarozzo – andare per primi incontro ai Mericani, i fazzoletti bianchi, il parlamento e poi le regalie – era quella di sempre, che sempre ripetono baroni, proprietari e alletterati con ognuno che viene qua a comandare, per avere grazie, giovamenti, e soprattutto per fottere i villani<sup>70</sup>.

*Il sorriso dell'ignoto marinaio* de Vincenzo Consolo approfondit cette distance, qui devient une critique sévère du *Risorgimento*. Comme l'auteur le relève dans sa postface à l'édition de 1997, « Vent'anni dopo », ce roman a été écrit dans une période cruciale pour le mythe du *Risorgimento*. Ont convergé à cette époque des publications différentes, avec la réédition en 1963, sous l'impulsion de Leonardo Sciascia, de *Nino Bixio a Bronte*, de Benedetto Radice, ouvrage daté de 1910 qui critique sévèrement la répression menée par Bixio à Bronte, le 7 août 1860 (événements similaires à ceux d'Alcara Li Fusi, objet du roman), la parution en 1958 du *Quarantotto* de Sciascia, et celle du *Gattopardo* de Lampedusa avec sa vision sceptique. La recherche sociologique et linguistique a démontré l'impossibilité pour les

---

<sup>67</sup> L'action se situe en 1943 à la fin de la guerre 39/45 pour la Sicile et le sud de l'Italie.

<sup>68</sup> *Op. cit.*, p. 42. « Chaque lire que je dépense pour toi, disait-il, pense à ce que je dois faire pour la gagner ». J'avais lu une phrase de ce genre dans *Cuore* de De Amicis. » (p. 207).

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 52. « Du haut du belvédère qui se trouve auprès du cloître [de Monreale], mon père me fit voir, mais comme en la traçant en l'air [...] la route qu'avait suivie Garibaldi pour arriver à Palermo. J'avais lu les *Noterelle* d'Abba. C'était un livre que j'aimais beaucoup ; ma tante dit que Garibaldi était communiste, mon père voulut expliquer que la chose était différente, les communistes prenaient Garibaldi comme symbole électoral ; ma tante coupa court en disant que c'était la même chose. » (p. 219).

<sup>70</sup> V. Consolo, *Le Pietre di Pantalica*, Mondadori, 1990, p. 20. « En haut sur les collines, les paysans avaient épié la scène, reconnu leurs trois concitoyens montés sur le char. Ils se persuadèrent [...] que la guerre était terminée. Mais ils se persuadèrent aussi que cette estorgue des trois concitoyens – Divico, D'aleo, et le père Cannarozzo se portant les premiers à la rencontre des Ricains, mouchoirs blancs, pourparlers, et puis les largesses – était la farce éternelle, que toujours reprennent les barons, les propriétaires et les gens instruits avec quiconque vient ici commander pour baiser les vilains. » *Les Pierres de Pantalica*, Le Promeneur, 1990, p. 27, traduction de Maurice Darmon.

opprimés de se faire entendre, du fait de la différence de niveau de langue, synonyme de différence de classe, les transformant de fait en exclus, la langue officielle leur étant étrangère. Cette convergence a profondément agi sur l'écrivain :

Mi trovai a Milano nel Sessantotto con nel mio bagaglio l'idea incerta di questo Sorriso [celui du tableau d'Antonello da Messina], e la nuova realtà, il nuovo clima in cui ero immerso, mi spaesarono, sì, obbligandomi però a osservare, a studiare, a cercare di capire, di capirmi<sup>71</sup>.

Ce roman est donc celui où la critique du mythe du *Risorgimento* est la plus présente<sup>72</sup>, surtout au travers des passages ayant trait aux liens entre le peuple et le pouvoir ancien ou nouveau. Il ne saurait être question ici de tous les relever. Nous nous contenterons, après le rappel de la trame, de quelques exemples.

Le baron Mandralisca, naturaliste et collectionneur d'art<sup>73</sup>, député en 1848 et en 1860, rencontre l'avocat Interdonato, lui aussi député en 1848, puis sénateur en 1865. Ces deux hommes, qui ont pu se rencontrer dans la réalité, vont se retrouver dans la fiction, avec un déplacement historique : Interdonato jouant le rôle de Crispi avant l'expédition des Mille. Deux axes, en apparence non historiques, vont traverser le roman. En premier lieu, le sourire du marin inconnu, qui est celui de *L'Inconnu* d'Antonello da Messina. Le sourire, c'est celui d'Interdonato<sup>74</sup>, fixant Mandralisca, l'appelant en vain à reprendre le combat politique, c'est le sourire de l'intelligence s'adressant à l'histoire, tout en laissant percer cette distance aristocratique qui est l'indice d'une supériorité culturelle ou sociale. Cela suffit pour comprendre comment Consolo construit son travail à partir de rappels subtils, polyvalents, parfois ambigus comme l'étaient ses rapports avec le baron Lucio Piccolo di Calanovella<sup>75</sup>, surtout si on rapproche ce point de vue de l'écriture polyphonique de Consolo intégrant les divers dialectes locaux (sicilien, sicilien italianisé, napolitain des sbires bourbonniens...) et toutes les formes de discours indirects libres, de monologues intérieurs, de comptes rendus aux diverses temporalités jouant sur la diégèse. Consolo<sup>76</sup> réalise un agrégat de matériaux hétéroclites : phoniques, lexicaux, syntaxiques, qui sont agencés de façon à produire une cadence poétique.

La métaphore de l'escargot est le second axe. Elle véhicule des débats sur les avantages de la culture, sur l'injustice et la propriété comme vol. Elle revient sous la forme de la prison de Sant'Agata Militello, symbole de l'oppression des possédants, puis dans l'écriture même du

---

<sup>71</sup> V. Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, Einaudi, 1976, Mondadori, 1997 pour la postface, p. 181 (Grasset, 1980). On devrait citer la préface de Sciascia qui renvoie à *Il barone magico* des *Pietre di Pantalica*, qui fait référence aux événements d'Alcara qui sous-tendent *Il sorriso dell'ignoto marinaio*. « Vingt ans après » : préface de l'édition italienne, *Le Sourire du marin inconnu*, Grasset, 1980 (« Je me trouvais donc en 68 à Milan, avec dans mes bagages l'idée incertaine de ce Sourire, et la réalité nouvelle, le nouveau climat dans lequel je baignais, me dépaysèrent, m'obligeant à observer, à étudier, à chercher à comprendre, à me comprendre. »

<sup>72</sup> Cf. l'introduction à l'édition française de Cesare Segre. Nous y renvoyons, pour ce qui concerne l'analyse de la recherche linguistique de Consolo. Il faudrait approfondir ce que Consolo lui-même dit de Gadda, Montale, Pasolini, etc.

<sup>73</sup> Sa collection constitue le musée Mandralisca de Cefalù et il a réalisé des travaux reconnus en malacologie.

<sup>74</sup> Ce sourire s'inscrit dans la mémoire : « Il Mandralisca si trovò di fronte un uomo con uno strano sorriso sulle labbra. Un sorriso ironico, pungente e nello stesso tempo amaro, di uno che molto sa e che molto ha visto, sa del presente e intuisce del futuro. [...] L'uomo era vestito da marinaio, con la milza di panno in testa, la casacca e i pantaloni a sacco, ma, guardandolo, colui mostravasi uno strano marinaio. » *Op. cit.*, p. 14 (Mandralisca aperçut en face de lui un homme avec un étrange sourire sur les lèvres. Un sourire ironique, à la fois mordant et amer, de quelqu'un qui en sait long et qui en a beaucoup vu, qui a le sens du présent, l'intuition de l'avenir. [...] L'homme était vêtu en marin, avec le béret de drap sur la tête, la casaque et le large pantalon, mais à bien le regarder, il apparaissait comme un marin étrange. », pp. 47-48).

<sup>75</sup> Cf. la préface de Sciascia à l'édition française, p. 36.

<sup>76</sup> Cf. l'introduction de Segre. Il conviendrait de faire une comparaison avec Gadda.

texte, qui part d'une langue recherchée, quasi précieuse, pour finir par les dialectes plus ou moins italianisés des graffitis des prisonniers de Sant'Agata Militello.

Les événements de Alcara Li Fusi, le 17 mai 1860, vont faire basculer le baron dans la distance politique. Dans une lettre à Interdonato, datée de Cefalù, le 9 octobre 1860, en défense des insurgés d'Alcara, il écrit :

Nelle more del giudizio che dovrà emettere codesta Corte nei riguardi degli imputati, villani e pastori d'Alcara, scansati alla fucilazione cui soggiacquero tredici d'essi in Patti, dietro sentenza di quella Commissione Speciale, il 18 agosto scorso [...] fatti commessi da taluni che hanno [...] la disgrazia di non possedere il mezzo di narrare, a voce o con la penna<sup>77</sup>.

Cette remarque souligne les différences linguistiques des citoyens qui se transforment en inégalité devant la justice, inégalité toujours vivante. Puis il va développer les arguments qui l'amènent à cesser toute action. Il amorce son idée de spirale par un rejet des escargots :

E son peggiori de' corvi e de' sciacalli, le lumache, le creature belle ermafrodite : [...] s'insinuano in carcasse, ne spolpano le ossa, ricercano ne' teschi le cervella, il bulbo acquoso nell'orbita dell'occhio... e non per caso i Romani le mangiavan ne' pasti funerari. [...] Che più fare, amico Interdonato ? « Agire, agire ! » mi si potrebbe contestare. Ma per chi ? Con chi ? E come ? Per l'Italia e i Savoia ? Con Garibaldi ? Combattendo ? [...] Ah ! la terra ! È ben per essa che insorsero quei d'Alcara, come pure d'altri paesi, Biancavilla, Bronte... [...] La proprietà, Interdonato, la più grossa, mostruosa, divoratrice lumaca [réapparaît la spirale infernale] che sempre s'è agirata strisciando per il mondo. Per distruggere questa i contadini d'Alcara si son mossi ; e per una causa vera, concreta, corporale : la terra : punto profondo, onfalo, tomba e rigenerazione, morte e vita, inverno e primavera, Ade e Demetra e Kore, che vien portando i doni in braccio, le spighe in fasci, il dolce melongrano...<sup>78</sup>

On peut trouver là l'expression politique du désenchantement<sup>79</sup> de Consolo, tant par rapport au Risorgimento, où celui qui porte l'action – Interdonato – sourit, mais appartient à la catégorie des escargots : « Ho capito : lumaca, lumaca è anche quel sorriso ! », que par rapport à l'après-guerre où tout a changé, mais où tout est resté pareil, impression confortée par le collage d'un article de journal dénonçant la libération des accusés :

Cause dell'iniquo concerto furono, in alcuni odio esecrando e di contro parte per mendicate precedenti angarie [...] fu presentata nuova dimanda per la quale si chiese che le prigioni si fossero schiuse [...] per gli autori degli stragi [...] d'Alcara alla base del Decreto del 17 ottobre 1860, in cui il Dittatore, con gran sapienza politica, dichiarò non reato il fatto di chi era stato imputato, o anche condannato dai Tribunali

---

<sup>77</sup> *Op. cit.*, p. 118. « Cefalu, le 9 1860. [...] Dans l'attente du jugement que devra prononcer ladite Cour à l'égard des prévenus, paysans et bergers d'Alcara, qui ont échappé à la peine de mort par fusillade que subirent à Patti treize d'entre eux le 18 août dernier [...] actions commises par des hommes qui [...] ont le malheur de ne pas posséder le moyen de raconter de vive voix ou par la plume (pp. 206 et 207). L'attitude d'Interdonato lors de ce procès diffère de celle de Crispi quelques années plus tard.

<sup>78</sup> *Ibid.*, pp. 121 à 124. « Ils sont pires que les corbeaux ou que les chacals, ces escargots, créatures belles, hermaphrodites [...] ils s'insinuent dans les carcasses, en nettoient les ossements, recherchent dans les crânes les cervelles, le bulbe aqueux de l'œil dans l'orbite... et ce n'est pas un hasard si les Romains les mangeaient au cours des festins funéraires... [...] Quoi encore, que faire ami Interdonato ? « Agir, agir ! » pourra-t-on me rétorquer. Mais pour qui ? Avec qui ? Et comment ? Pour l'Italie et la famille de Savoie ? Avec Garibaldi ? En combattant ? [...] Ah ! la terre ! C'est bien pour elle que se sont insurgés ceux d'Alcara, comme ceux d'autres villes, Biancavilla, Bronte... [...] La propriété, Interdonato, voilà l'escargot le plus gros, le plus dévorateur, qui a toujours avancé en rampant à travers le monde. C'est pour le détruire que les paysans d'Alcara ont bougé ; et pour une cause véritable, concrète, corporelle : la terre, point profond, ombilic, tombe et régénération, mort et vie, hiver et printemps, Hedès et Démeter et Koré, qui avance en portant dans ses bras ses dons, les épis en gerbe, et la douce grenade... » (pp. 211 à 217).

<sup>79</sup> P. 58. Illusions que symbolisait l'allégorie du napperon mal fait, avec son aspect prophétique mais aussi ses espoirs déçus : « Mi sembra un albero d'arance. [...] Dal senso in cui guardate è proprio un albero d'arance. [...] Ma se provate a rovesciarlo... Ma è l'Italia ! » (« On dirait un oranger. [...] Comme vous le regardez, c'est un oranger. [...] Mais si vous essayez de le retourner... Mais c'est l'Italie ! », p. 119).

borbonici per aver tentato di scuotere l'abbattuto dispotismo. E bene ! chi li crederebbe ? Il Procurator generale si è arreso a questa idea. [...] cred'egli che per abbattere un governo esecrato si deve saccheggiare e rubare. Luigi Scandurra<sup>80</sup>.

Cette évolution est manifeste, si l'on se réfère à ce que publiait Dino Buzzati dans ses articles concernant le Tour d'Italie rassemblés dans *Sur le Giro 1949*. De brèves citations suffiront à nous éclairer. Le Giro, premier après la guerre de 39/45, embarquait à Gênes et poursuivait ainsi : Palerme, Catane, Messine, Villa San Giovanni, Cosenza, Salerne, Naples, Rome, c'est-à-dire le parcours réel et souhaité des Mille. Qui oserait croire au hasard, à la sortie de la guerre, alors que la République italienne n'a que trois ans ? À propos du départ depuis Gênes, le soir du 17 mai 1949, et des quelques jours qui suivent, on lit :

Dovremmo ora rinunciare al paragone così istintivo coi Mille di Quarto ? Troppo banale forse ? Nemmeno per idea. Non ci rinunciamo assolutamente né adesso né in eventuali prossime occasioni, se si presenteranno. Sarebbe anche tradire la verità. "Perché in chi ha inventato questo *start* senza precedenti è impossibile che non abbia giocato il ricordo del Leone di Caprera. E anche ammesso che nessuno degli organizzatori vi abbia pensato, allora vuol dire che, inconsapevoli, essi hanno rifatto tale e quale, a scopo velocipedistico, anziché militare, il ragionamento fatto novant'anni fa da Garibaldi. [...] Non vegliano però stanotte gli eroi della eminente avventura come vegliano le vedette garibaldine sulle coffe del Piemonte e del Lombardo. [...] Chi terrà duro, o garibaldini senza baionette ? Chi diventerà il vostro Garibaldi ? Generali ancora non avete, siete soldati semplici finora. I galloni si dovranno conquistare<sup>81</sup>.

Le mythe affadi, attrape-tout, est là, criant. C'est contre cette interprétation que se sont élevées les voix de Lampedusa, puis surtout de Sciascia, Consolo et Bianciardi.

Luciano Bianciardi a, dans *La battaglia soda*, publié en 1964, pris un point de vue sensiblement différent des romans siciliens. Ceux-ci étaient construits comme la confrontation de deux régimes, l'ancien, représenté par l'aristocratie avec ses contradictions (celle réactionnaire, celle éclairée voire révolutionnaire et qui, en raison de son éducation, était capable de percevoir le changement, de le souhaiter et d'en connaître les limites), et le nouveau, déjà partagé entre les bourgeois (Piémontais ou Siciliens), les nobles éclairés et, d'autre part, les exploités et laissés pour compte de la révolution (paysans sans terre, ouvriers...). Cette confrontation était plus ou moins mouvante, dialectique, en fonction tant des positions politiques de l'auteur que de leur date de rédaction. Bianciardi va nous raconter l'histoire de Bandi, l'auteur d'un des deux textes d'origine du mythe garibaldien, celui le plus

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, pp. 163 à 166. Article de journal (collage) dénonçant la libération des accusés. « Les causes de cet inique concert furent, chez certains, une haine odieuse et un sentiment de vindicte contre des vexations antérieures... On demanda que les prisons furent ouvertes [...] pour les auteurs du massacre [...] d'Alcara, sur la base du décret du 17 octobre 1860, par lequel le Dictateur, avec une grande sagesse politique, déclara que le fait d'avoir été accusé ou même condamné, par les tribunaux des Bourbons pour avoir tenté de secouer le despotisme désormais abattu ne constituait pas un délit. Eh bien, qui le croirait, le procureur général s'est rendu à cette idée [...] croit-il que pour abattre un gouvernement exécré il fallait saccager et voler ? Luigi Scandurra, pp. 272 à 276.

<sup>81</sup> D. Buzzati, *Al giro d'Italia*, Mondadori, 1981. *Sur le Giro*, 1949, R. Laffont, 1984, traduction de Yves Panafieu. « Et il nous faudrait, à présent, renoncer à la comparaison, si instinctive, avec le départ des Mille de Quarto ? Peut-être en effet est-elle trop banale ? Mais non ! Nullement... Nous n'y renoncerons pas, ni maintenant, ni en d'autres occasions s'il s'en présente prochainement. Ce serait trahir la vérité. Car chez ceux qui ont inventé ce *start* sans précédent il est impossible que le souvenir du Lion de Caprera [rappel du lion de Carducci, c'est-à-dire Garibaldi] n'y soit pour rien. Et même si l'on admettait qu'aucun des organisateurs n'a pu y penser de manière consciente, cela signifierait que c'est de façon inconsciente qu'ils ont refait dans un but vélocipédique et non plus militaire, le raisonnement qu'avait fait Garibaldi il y a quatre-vingt-dix ans. [...] Ce soir cependant les héros de cette aventure imminente ne veillent point comme veillèrent jadis les vigies garibaldiennes juchées sur la hune du *Piemonte* et du *Lombardo*. [...] Qui tiendra le coup, ô garibaldiens sans baïonnettes ? Qui deviendra votre Garibaldi ? Des généraux, vous n'en avez pas encore, jusqu'à ce moment vous n'êtes que de simples fantassins. Les galons, il va falloir les conquérir. »

critique à l'époque, de la démobilisation à Naples jusqu'à Mentana. Il va profiter de ce texte, de ce prétexte, pour émettre une critique de l'Italie d'après-guerre. La révolution manquée du *Risorgimento* est une allégorie quasi transparente pour parler de l'Italie contemporaine. Les garibaldiens sont les partisans avec toutes les divisions qui traversent les mouvements de résistance.

Autre différence : la langue. Bianciardi écrit en italien, mais il fait parler son personnage en toscan. Il ne faut pas oublier que pour un Italien non Toscan, cette langue est à la fois de grande valeur littéraire (c'est la langue de Dante, Pétrarque, Boccace) et impérialiste. Mais Bianciardi est toscan et Bandi aussi, alors lorsque Bandi s'adresse au Genoï Bixio, il épingle les copistes et la langue populaire ligure :

Bigio, gli dissi (perché così veramente andava detto il suo nome, essendo quella icchese solamente un segno usato *illo tempore* dagli scribacchini genovesi per rifare alla meglio un suono della parlata popolana nella loro bellissima città)<sup>82</sup>.

Bixio lui rendra la monnaie de sa pièce, lors de la guerre italo-autrichienne. Alors que Bandi vient de faire un coup d'éclat pour la gloire, celui-ci l'attendit près d'un pont :

Matto. [...] Dove volevi andare ? A Verona, risposi. Bravo, così tra un'ora avevi addosso quattro brigate austriache. Va', va', questi son sogni da poeta. Dammi retta, smetti la sciabola e piglia in mano la penna, che è quello il mestier tuo<sup>83</sup>.

Bixio le renvoie ainsi aux poètes déjà évoqués des *Odi barbare* de Carducci, que sont Dante et Virgile, en opposition à Livio (Tite Live). Ce clin d'œil provocateur clos, voyons l'essentiel. La désillusion commence tôt, lors de la démobilisation :

Io, me ne vado, avea detto Garibaldi. [...] Come limoni spremuti, ebbe ad aggiungere Garibaldi, in un empito di amarezza, ci buttavano via. [...] liberare l'Italia tutta, scacciare gli ultimi tiranni, e cioè l'austriaco da Venezia e il prete da Roma ? Non era forse questo il comun proposito ? E perché dunque la velenosa passione delle sette già cominciava a dividere i fratelli ? [...] Escii di lì crucciato da questa bella novità che si volesse fare lo spurgo degli ufficiali garibaldini<sup>84</sup>.

Cette déception n'est pas sans rappeler certains propos d'Aragon, dans *La semaine sainte*. L'auteur intervient pour nous livrer ses interrogations :

Tu te souviens de ton enthousiasme le 27 septembre 1935, au meeting où s'est décidée l'unité syndicale ? Et puis voilà : tout est toujours à recommencer. [...] Ô recommencement de toutes choses, salves, corps dans les fossés ! Le désespoir de tout ce temps... sera-ce même seulement de mon vivant ? Ah, je ne tiens pas tant que ça à vivre, mais mourir sans avoir vu la chose sur les rails, le départ, l'emballement de la machine ! [...] Vous voyez bien que c'est moi qui rêve, en plein XXème siècle, de désillusions en désillusions, ce sang versé, ce n'est pas celui... Fallait-il que Napoléon fit tuer les Républicains ? Ce sang

---

<sup>82</sup> L. Bianciardi, *La battaglia soda*, Bompiani, 1964, 1997, p. 20 : « Bigio, lui dis-je (parce que c'est ainsi qu'il fallait réellement prononcer son nom, l'x étant seulement un signe utilisé *illo tempore* par les écrivains génois, pour reproduire le moins mal possible un son de la langue populaire de leur très belle ville) ». Il serait trop long de développer les causes et les conséquences de ce conflit linguistico-politique (cf. C. Malaparte, *Maledetti toscani*, Mondadori, 1997). Gardons seulement en mémoire que l'unification de l'Italie est récente et fragile.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 185. « Fou. [...] Où voulais-tu aller ? À Vérone, répondis-je. Bravo, comme ça d'ici une heure, tu avais sur le dos quatre brigades autrichiennes. Allons donc, ce sont des songes de poètes. Écoute-moi, pose le sabre et prends en main la plume, ça c'est ton vrai métier ».

<sup>84</sup> *Ibid.*, pp. 11 et 19. « Moi, je m'en vais, avait dit Garibaldi [...] Comme des citrons pressés, ajouta-t-il, dans un accès d'amertume, ils nous jettent [...] libérer toute l'Italie, chasser les ultimes tyrans, et donc l'Autrichien de Venise et le prêtre de Rome ? N'était-ce pas cela le but commun ? Pourquoi donc la vénéneuse passion des sectes commençait-elle à diviser les frères ? [...] Il sortit de là irrité par cette bonne nouveauté : on voulait purger l'armée de ses officiers garibaldiens. » Sur ce sujet, voir aussi *Il Gattopardo*, p. 103 (*Le Guépard*, p. 138).

versé, mes camarades. Et tant de choses évidentes toujours remises en question. On s'est trompé, on se trompera encore. On se déchirera, on frappera les siens, sa propre chair. Où est la place du cœur ? Où poignarder ? Parce qu'il y a la haine, mais aussi la honte<sup>85</sup>.

*La Semaine sainte* et *La battaglia soda* sont quasi contemporains ; ils sont écrits à l'heure des bilans, thème qui traverse toute la littérature des années Soixante.

Les propos de Bixio prendront effet quelques mois plus tard, lors de la dernière marche de Garibaldi sur Rome. Alors que l'officier Bandi doit rejoindre Pallavicini, le sabreur d'Aspromonte, il décide de rejoindre Garibaldi avec son bataillon :

Dal modo come i soldati mi guardavano, capii subito che anch'essi [...] s'aspettavano il meglio. E come potean dubitare se chi li comandava era uno dei Mille, un Garibaldino. Ah finalmente ! pensavo fra di me. È arrivata l'ora della rivincita. E invece non era. [...] Un carabiniere mi recava un biglietto del colonnello : « torni subito indietro ». [...] Che era mai accaduto ? Ci aveva qualcuno tradito ? Peggio : non serviva più a niente il marciare. Né contro Garibaldi agli ordini del Pallavicini, né per raggiungere la sua bandiera [celle de Garibaldi]. Gli chassapots aveano oramai fatto meraviglie<sup>86</sup>.

Et Bandi retournera à la vie civile. Dans les pages qui suivent, le lien entre 1860 et 1945 est évident :

Garibaldi non andò a Roma [...] ma alla fin fine a Roma si andò [...] sì che in qualche modo noi ci siam liberati per sempre della tirannia de' preti. [...] Astretti alle loro faccende di chiesa, non accadrà mai più che abbiano ad impiccarsi del governo della cosa pubblica in Italia. Né accadrà mai più che in Italia ritornino la tirannia dello straniero, perché gli italiani son oramai fatti liberi in eterno<sup>87</sup>.

Comment ne pas voir, dans la tyrannie des prêtres, le poids de la Démocratie Chrétienne, dans celle de l'étranger l'occupation nazie, dans la liberté et l'unité nationale découverte dans les années 1860/1870 la liberté retrouvée en 1944, liberté qui se traduira par la naissance de la République italienne le 2 juin 1946, soit soixante-quatre ans, jour pour jour, après la mort de Garibaldi ?

Le mythe, sous sa forme épique, a disparu de la littérature durant la seconde moitié du XXème siècle. Il est devenu fait historique permettant un retour critique sur l'histoire d'une nation<sup>88</sup>.

---

<sup>85</sup> L. Aragon, *La semaine sainte*, Gallimard, 1958, p. 138.

<sup>86</sup> L. Bianciardi, *op. cit.*, p. 191. « À la façon dont les soldats me regardaient, je compris immédiatement qu'eux aussi [...] attendaient une action positive. Et comment pouvaient-ils en douter si celui qui les commandait était un des Mille, un Garibaldien. Ah enfin ! pensais-je, l'heure de la revanche est arrivée. Et non au contraire, [...] un carabinier me donnait un billet du colonel : « revenez immédiatement en arrière ». [...] Qu'était-il arrivé ? Quelqu'un nous avait trahis ? Pire : il était devenu inutile d'avancer. Ni contre Garibaldi aux ordres de Pallavicini, ni pour rejoindre son drapeau. Les chassapots avaient fait merveille. »

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 192. « Garibaldi n'alla pas à Rome [...] mais à la fin on y alla [...] ce qui fait qu'en quelque sorte nous nous sommes libérés de la tyrannie des prêtres [...]. Astreints à s'occuper de leur église, il n'arrivera plus qu'ils aient à s'occuper du gouvernement des affaires publiques en Italie. Il n'arrivera jamais plus qu'en Italie la tyrannie de l'occupant étranger revienne, parce que maintenant les Italiens sont libres pour l'éternité.

<sup>88</sup> L'écriture a changé dans cette fin de siècle. Il suffit de comparer ce qu'écrivent Sciascia, Bianciardi, Consolo, d'une part et Citati, Tabucchi, par exemple, d'autre part. Enfin il faudrait s'interroger sur l'inexistence du héros romantico-révolutionnaire dans les années 1960/1980. Est-ce la fin du héros, la fin de l'histoire ?